



Tou und Kirschen. Perpetuum Mobile. Foto: Jean-Pierre Estouart.

soffle, les lozans impeccables ou l'on perd de vue les frères jumeaux, les hésitations touchantes des grosses sires qui pefferaient visioir ailleurs, la femme singe et les équilibristes, tout n'est que pittoresques images d'une immense farce onirique. On regrette presque que Fellini ne soit pas des nôtres pour apprécier. Bravo!

J'ai aussi envie de parler de quatre femmes qui viennent du Nord. Polina Borsova est russe. Son « Ça! » est un solo plein de tendresse envers une vieille femme à l'univers fragile. Peu de marionnettes, un masque étonnant, un nouilleau de scotch papier. On reparlera souvent de cette Polina! Anna Ivanova-Branitskaya vient de Pétersbourg. Avec quelques jeunes élèves de Turku et la complicité du musicien de Akhè elle présente une histoire de femmes, une approche de la féminité entre danse et jeu d'objets, perte de sens et sens de la perte : « In the end of love ». Ungvild Aspell est finlandaise. Depuis plusieurs années elle travaille à affiner « Signaux ». Théâtre de cet accident doublement inacceptable : un homme séparé de sa main vit dans une maison isolée, une femme approche dans la neige. Une voisine et l'homme est à jamais séparé de celle qui venait. C'est froid et manchar, c'est chaud et touchant. Sofie Krog est danoise. « The House » est un petit bijou de marionnettes à gaine. C'est un polar raconté par la maison où les crimes ont lieu. Le castelet est beau et ingénieux, il permet des renversements étonnants. Les marionnettes sont très réussies et les manipulations excellentes. Que demander de plus. On sort comblé et on se réjouit de revoir le spectacle dès que possible.

Bruno Pilz c'est la jolie surprise du festival. On le rencontre partout sur son vélo. Il se lie d'amitié avec tout le monde, est toujours des invitations à un spectacle. Ça se joue dans un garage. Il faut être deux, de parlants inconnus si possible. Et arriver à l'heure. Bruno est berlinois. Il a remis au goût du jour le micro-spectacle de qualité. Il utilise de fins subterfuges pour produire des images remarquables et son histoire nous entraîne bien loin en quelques minutes : petit conte philosophique sur la pertinence de la mort.

Il y a aussi une exposition étonnante et jubilatoire dont j'aimerais parler. « Les batiques polichinelles » est installée dans une basilique. Avec le florilège d'innombrables allègements diffusés par les polichinelles du monde entier, il fallait oser. C'est le « Collectif Zommes » de Lyon, qui nous invite à la fête, avec la complicité de « Punsch u ses deul ». La visite est guidée, les cascadeurs superbes de même que les marionnettes. On passe de la Comedia à la marionnette, de polichinelle à Punsch ou Hanswurst. Les considères sont là, bien en vers, et la loule s'amuse autant qu'elle découvre les koulamentaires de la marionnette à gaine. De quoi redonner un peu de noblesse au genre et c'est tant mieux.

## 25 international Charleville-Mézières überrascht immer noch

Pierre-Alain Rolé

Festival Mondial des Théâtres de Marionnettes: Charleville-Mézières 2011.

Da man selten grosse Produktionen auf unseren Bühnen sehen kann, habe ich vier davon ausgewählt.

Es ist spät am Abend, in einem verfallenen Schulhof. Tou und Kirschen spielt «Perpetuum Mobile». Eine kühle Atmosphäre aus Beton und Eisen, von ausgeblendetem Industriegebiet. Einige Stangen ragen in den Himmel. Ein Zirkuszelt? Aber ohne Zeltstach. Vier Reihen Bänke davor im Rund. Man fühlt sich als Überlebender. Mehr noch als die Ausstattung verkörpern die Spieler das Gefühl einer freudig akzeptierten Zerschmetterlichkeit in einem katastrophalen Umfeld. Es wird offen gespielt, mit viel Energie und Fantasie. Figuren tauchen auf – ein übergrosses Kind, ein Kinderwagen als Schiff, Papi auf einem Messwagen. Wie kommt es, dass mich diese enorme Freiheit, die Freude am Spiel, diese rügelose Fantasie an Molière denken lassen? Diese Art sich zu vergnügen erinnert mich an eine vom Foodbarn Theater bespöchte Wiese. Heute Abend steht ihr Geist über Charleville. Am nächsten Tag lese ich im Pressedokament, dass eine enge Beziehung zum Foodbarn besteht. Tou und Kirschen ist der Rockmusik näher und ihre Welt ist von wunderbaren Objekten belebt, die den Raum anders werden lassen. Alle Dimensionen sind vertieren, wie die an der mittleren Stange aufgehängten eisernen Ringe mit einem Durchmesser von mehreren Metern. Die Spieler ziehen sie an Stricken hoch, wie Matrosen, und lassen dabei

ein Gesicht entstehen. Eine Arie quillt laut aus den eisernen Lippen. Man muss schon ein wenig verrückt sein, um solche Bilder hervorzurufen. Charleville schläft als wir den verlassenem Hof hinter uns lassen mit dem angenehmen Gefühl, den schlimmsten Bürgern der Stadt ein köstliches Stück übertragbarer Anarchie gestohlen zu haben.

Le Théâtre du Ragissant lädt mit «Dans l'œil du Judas» in sein prächtiges, rotes Zelt ein. Knallvoll ist es und die Gäste strömen immer noch hinein. Einige meckern, andere sind besessigt. Die Bühne nimmt die Hälfte des Raumes ein. Welch gigantische Srenographie ist hinter dem riesigen Vorhang verborgen? Es hängt an wie eine Neulassung der «Diegroschenopers». Der Hauptdarsteller, klein, grau und unscheinbar, stellt sich strengend auf dem Proszenium vor. Herr Jedermann! Jetzt ist angesagt. In den riesigen Raum hinter ihm vorzudringen, auf der Suche nach seinen Kindheitserinnerungen. Szene nach Szene entdecken wir ein prächtiges Wohnhaus mit seinen Treppen und Stiegen, Teilen von Wohnungen, weichen Winkeln und scharfen Kanten. Figuren und deren Spieler beleben die Räume gemeinsam, jonglieren mit Faltritzen und Brücken. Judas, dessen Kuss vielleicht alles ins Rollen bringt, ist auch mit dem Guckloch (auf französisch «judas» genannt), durch das niemand schaut, vorhanden. Wer kann wissen, was wirklich in diesem Zimmer vorgegangen ist? Die Geschichte ist gut, doch nicht auf demselben Niveau wie Büh-



Sofie Krog: The House. Foto: evg.

www.figura.ch